



Discours de présentation de Louis Jolicœur à l'Académie des lettres du Québec

Librairie Le Port de tête, 24 novembre 2017

Gilles Pellerin

J'ai connu Louis Jolicœur, l'écrivain, après le traducteur de Juan Carlos Onetti. Chronologiquement, l'un a précédé l'autre, ce qu'au fil du temps l'on finit par oublier, comme pour Baudelaire, traducteur de Poe avant d'être auteur des *Fleurs du mal*. Ici s'arrête la comparaison, car Louis est présent dans cette salle et sa nature s'accommode mal de ce genre de rapprochement à l'aune de l'ampleur. Or, chez lui, qu'il me pardonne, l'ampleur existe, mais une ampleur modeste.

Du traducteur, je parlerai d'abord, de celui qui a fait valoir, dans son essai *La sirène et le pendule*, qu'il n'y avait aucune servilité à se placer au service de l'œuvre de quelqu'un d'autre, que cette entreprise exigeait même qu'on soit créateur à son tour. Les langues sont des substances vivantes, avec des points de résistance propres qui requièrent des solutions différentes quand on passe de l'une à l'autre. Or, il faut se montrer inventif. À cet égard, je me rappelle une causerie lors de laquelle il avait traité de la jonglerie suscitée par la traduction de l'espagnol au français, chez Onetti justement, de scènes où le romancier uruguayen s'était dispensé de l'usage du pronom personnel de la troisième personne du singulier, comme le permet sa langue, avec le flottement que cela suppose. Je ne suis ni traducteur ni philologue, mais ce midi-là je m'étais senti plongé dans une polyphonie latino-hispano-française, avançant à tâtons sur une surface poreuse des interstices de laquelle sortait çà et là un // incertain. À l'absence répondait le surgissement; l'absence se traduisait par l'émergence. Ce midi-là, j'ai compris que j'avais à jamais un ami littéraire.

Une conversation s'est alors en effet amorcée, reprise de manière parfaitement aléatoire et que je ramènerai à la géographie de proximité qui nous unit tout en nous séparant : nous habitons depuis longtemps le même quartier; nous avons même vécu dans des pâtés de maisons adjacents, une affaire d'une centaine de mètres, en passant par la ruelle, quand venait le temps pour l'écrivain et son éditeur de travailler un manuscrit afin d'en faire un livre. La vie centrifuge a fait le reste : c'est souvent à l'extérieur, parfois à l'étranger, que nous reprenions la conversation, sur Adolfo Bioy Casares, par exemple, mais toujours par l'entremise des livres.

En lisant ceux de Louis (dont j'entends alors la voix), il m'est arrivé de me retrouver dans cet état d'esprit polyphonique dont il résulte qu'on transforme mentalement un récit en images tout en soupçonnant qu'il recèle des strates sous-jacentes qui font du monde, de l'univers, un fait de langage. La simplicité de la prose de Louis, son enviable simplicité, laisse de la place aux lecteurs, si bien que le monde qui s'y dit emprunte parfois ma propre voix. Tout créateur qu'il soit, le traducteur ne s'interpose pas entre l'auteur et les lecteurs, il oscille plutôt entre la fidélité au texte d'origine et la fidélité à la langue d'arrivée. Il laisse en quelque sorte le français être créateur. J'ai l'impression, mais c'est pure hypothèse de ma part, car de cela nous n'avons jamais parlé, j'ai l'impression que l'écrivain Jolicœur cherche simplement à être fidèle à sa langue, sachant qu'elle est destinée à changer de camp et à devenir nôtre.

Cette langue particulière du traducteur-écrivain est crevassée de sillons essentiels à l'équation du beau dont l'essayiste Jolicœur a traité : les éléments fondamentaux en sont le doute et l'énigme. En cela, je le crois héritier des écrivains hispano-américains : ce qu'ils nous donnent à lire n'est pas déposé uniment, mais laisse entendre des harmoniques. Chez Jolicœur, le phénomène se retrouve particulièrement dans la multiplication des chambres d'écho que forment ses recueils de nouvelles, dans la mesure où le tout est davantage que la somme de ses parties. Il n'est pas le seul nouvelliste, certes, à obtenir ce résultat ou, du moins, à poursuivre cet objectif, mais il l'a fait avec une telle maestria qu'il faudra, le jour où l'on étudiera la nouvelle québécoise de la fin du XXe siècle, revenir aux *Virages d'Émir* et à *Saisir l'absence* afin de... saisir l'essence des recueils modernes, les siens comme ceux de ses collègues.

En ce sens, le titre même de *Saisir l'absence* a des allures de programme. Le réel ne se présente pas seul dans cet univers fragmenté. Sa part d'ombre ne le quitte pas. Voir l'un, c'est soupçonner l'existence de l'autre. Si le mot « fantôme » ne venait pas tout habillé de connotation renvoyant aux esprits et à l'effroi, je l'utiliserais pour décrire ce qui s'ajoute, de même que dans la peinture figurative, de petits tableaux dépouillés montrant une femme seule au milieu d'une surface ensablée, non : une silhouette de femme au milieu du jaune, sont capables de déclencher en nous un drame secret, une histoire complète, une histoire d'absence. Grâce à la syntaxe particulière du recueil, le soupçon s'installe puis s'étend, le nouveau récit reformulant l'espace de référence, cela une douzaine de fois dans le recueil. S'il en est ainsi, c'est aussi parce que le point de vue narratif subit, d'un texte sur l'autre, de minimales modifications.

Le recueil précédent, *Les virages d'Émir*, reposait sur une proposition métaphysique dont rend compte le titre de l'une de ses nouvelles, « Quelques centimètres au-dessus des choses ». Quelque chose flottait dans ce livre, dont on trouve la trace dans la suite de l'œuvre, même quand la trame se fonde sur des événements plantés dans la réalité (*Le siège du Maure*, *Le masque étrusque*, *Poste restante*), une forme de

détachement de la conscience et de la perception au-dessus du corps des personnages, corps dont ils font usage comme de véhicules.

C'est qu'on voyage chez Jolicœur, comme on marcherait dans une ville inconnue, la nuit, avec le désir de s'y perdre afin d'en sortir et d'échapper à un péril fabriqué. Ce qu'on trouve dans les textes de voyage, fictions ou récits, c'est le parcours simultané des êtres tels qu'ils nous apparaissent et tels qu'ils pourraient être vraiment (le conditionnel est indispensable). L'énigme dont je parlais se construit sur la base du dépaysement et des tergiversations dont les personnages font un mode de recherche. Louis a étudié l'anthropologie, il nous place devant des rituels presque muets, sur la terrasse d'un café, à l'orée du désert, dans la moiteur de la nuit.

On aurait pu craindre qu'il néglige de se placer au service de son œuvre à lui, et l'on aurait eu raison. Sur ce point, il est comme nous tous qui laissons l'indispensable cours de la vie empiéter sur l'œuvre à construire, ainsi que ce que j'appellerai, par souci de symétrie, le *dispensable*. À cela, je reconnais avoir contribué, sachant que le coup de main que je sollicitais trouverait preneur. Qu'on m'en excuse : dans toutes les missions dont je l'ai vu s'acquitter, il n'a jamais été autrement qu'admirable et engagé, toujours au service des lettres québécoises. Nous sommes nombreux à lui devoir un moment d'existence à l'étranger, sans toujours savoir que nous lui en sommes redevables.

Le principe de conversation appliqué à la lecture comporte sa part de douce déviance. C'est ainsi qu'on finit, un livre à la main, par converser avec soi-même, par saisir l'absent en soi, exercice auquel je me livre en ce moment même, le temps de me taire et d'inviter Louis Jolicœur à faire entendre sa voix.

Gilles Pellerin